Revue de l'histoire des religions

La religion d'Uriel da Costa. Marrane de Porto (d'après des documents inédits)

I.-S. Révah

Citer ce document / Cite this document :

Révah I.-S. La religion d'Uriel da Costa. Marrane de Porto (d'après des documents inédits). In: Revue de l'histoire des religions, tome 161, n°1, 1962. pp. 45-76;

doi : https://doi.org/10.3406/rhr.1962.7731

https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1962_num_161_1_7731

Fichier pdf généré le 11/04/2018

La religion d'Uriel da Costa, Marrane de Porto

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)[1].

C'est la fin du XIVe siècle qui a vu naître dans la Péninsule hispanique la dramatique question des « Nouveaux-Chrétiens ». En 1391, la populace de Séville massacre les Juifs de la ville : seuls survivent ceux qui ont accepté le baptême ou pris la fuite. L'exemple sévillan est rapidement imité dans de nombreuses villes des Couronnes de Castille et d'Aragon. Les conversions massives au catholicisme, réalisées en de telles circonstances, étaient le plus souvent dénuées de toute sincérité. Dans la mesure du possible, les nouveaux convertis, fréquemment désignés du nom insultant de « Marranes », retournaient secrètement à leur religion ancestrale et maintenaient le contact avec leurs frères demeurés Juifs. A la fin du XVe siècle, la monarchie espagnole crut venir à bout du problème en expulsant les Juifs et en se faisant concéder par la Papauté la création d'un organisme judiciaire, l'Inquisition, chargé de surveiller le comportement religieux des « Nouveaux-Chrétiens ». De nombreux Juifs espagnols, expulsés en 1492, obtinrent l'autorisation de s'installer au Portugal et c'est dans une des maisons cédées à cette époque par la municipalité de Porto que devait naître Uriel da Costa qui, dans la première partie de sa vie, porta le nom de Gabriel da Costa.

1) Texte d'une communication présentée à la Société Ernest-Renan, le 27 janvier 1962. Le sujet sera repris dans le premier tome (intitulé *Gabriel da Costa, Marrane de Porto*) d'un ouvrage sur *Uriel da Costa et son temps* : dans ce tome seront publiés les documents de l'Inquisition portugaise, mentionnés dans la communication.

Persée creative commons

Cependant, en 1497, le souverain portugais, Emmanuel Ier, convertit de force au catholicisme tous les Juifs installés dans son royaume. Cette seconde masse de « Nouveaux-Chrétiens » hispaniques n'est pas inquiétée pendant près de quarante ans : elle resta secrètement fidèle, dans sa grande majorité, à un judaïsme nécessairement appauvri. Pour lutter contre ce nouveau crypto-judaïsme, le successeur d'Emmanuel Ier, Jean III, adopte la méthode espagnole et obtient, en 1536, la création d'une Inquisition qui passera bientôt pour un des plus sévères instruments de répression de l'hérésie dans le monde catholique.

C'est dans cette atmosphère de clandestinité judaïsante et de terrorisme inquisitorial que prend son départ la singulière trajectoire religieuse d'Uriel da Costa. Utilisant assez malencontreusement une exception pour formuler la règle générale, la romaniste germano-portugaise Carolina Michaëlis de Vasconcelos a affirmé que « la mission du Marrane était de chercher Dieu ». On ne saurait imaginer définition plus exacte. Pour employer une formule inquisitoriale acceptée par les judaïsants péninsulaires, la véritable mission du Marrane était de « faire son salut dans la Loi de Moïse, et non dans la foi de Jésus-Christ ». Pour le Marrane qui n'avait pas le courage ou la possibilité de vaincre les obstacles qui s'opposaient à son expatriation, cette « Loi de Moïse » acquérait un contenu spécial dont l'étude va justement retenir notre attention. Pour le Marrane qui réussissait à s'enfuir vers un pays où l'exercice du judaïsme était soit officiellement autorisé soit tacitement toléré, le problème, facilement résolu en général, consistait à redonner à la Loi de Moïse tout le sens dont l'avait enrichi le judaïsme rabbinique.

L'aventure métaphysique d'Uriel da Costa constitue la plus remarquable des exceptions à la loi générale et, comme nous l'avons rappelé ici-même dans un précédent exposé, nous pouvons être sûrs que cette aventure a été profondément méditée à Amsterdam par le fils du Marrane Michael de Spinoza.

Gabriel da Costa, élevé par un père sincèrement catholique, instruit des traditions intellectuelles chrétiennes à l'Université de Coïmbre, pratiquant scrupuleusement un catholicisme d'abord profondément enraciné en lui, commence à éprouver vers l'âge de vingt-deux ans des doutes sérieux sur la réalité d'une existence d'outre-tombe. Ayant confronté minutieusement l'Ancien et le Nouveau Testament, il se décide, après la mort de son père, en faveur de la Loi de Moïse, et, bien qu'il entretienne des doutes sur plusieurs points, il convertit l'ensemble de sa famille à son point de vue. Accompagné de sa mère et de ses frères, il s'embarqua pour le Nord de l'Europe. Mais là, tandis que ses frères s'intègrent parfaitement au judaïsme rabbinique, Gabriel (devenu Uriel après la circoncision) entame une évolution spirituelle qui le met presque immédiatement en marge des communautés judéo-portugaises. Il repousse tout d'abord la Loi Orale, c'est-à-dire l'ensemble des interprétations et des traditions que les Rabbins font remonter à une révélation orale accordée à Moïse par Dieu en même temps que la Loi Écrite. Puis Uriel refuse l'exégèse traditionnelle du judaïsme et conclut à l'inexistence d'une affirmation de l'immortalité de l'âme dans ce qu'il considère comme les parties « authentiques » de l'Ancien Testament. Enfin, franchissant le pas décisif, il nie l'existence de toute révélation divine et se rallie à la « loi première », « commune et innée à tous les hommes », c'est-à-dire à un déisme d'essence naturaliste.

Parvenu à cette apaisante certitude, il juge insensé de vivre en étranger au milieu d'un peuple, les Hollandais, dont il ignore même la langue. Un de ses cousins facilite sa réconciliation avec la communauté judéo-portugaise d'Amsterdam, où ses frères occupent une place très honorable. Mais, au bout d'un certain temps, sa conduite trahit son manque de foi dans les croyances et pratiques du judaïsme rabbinique : il est à nouveau excommunié, et son cousin, se jugeant à bon droit dupé par lui, devient son ennemi acharné. Pour le réadmettre en son sein, la communauté exige qu'il se rétracte : Uriel

se refusa longtemps à l'amende honorable et à la cérémonie réparatrice, bien que symbolique, du *malcuth*, c'est-à-dire de la flagellation publique. Il finit néanmoins par s'y soumettre, mais ses nerfs ne résistent pas à l'humiliante épreuve. Il avait déjà légué son mobilier à sa servante ; après avoir rédigé son testament spirituel, l'*Exemplar humanae vitae*, peut-être aussi après avoir tenté d'abattre son cousin, il se suicide.

Gabriel da Costa a passé plus de la moitié de sa vie au Portugal. Pourtant, jusqu'à 1930, en ce qui concerne cette première partie de son existence, les historiens n'avaient guère ajouté aux données de l'*Exemplar* que l'indication de ses inscriptions successives à la Faculté de Droit Canon de l'Université de Coïmbre.

Or son émouvante autobiographie soulève des problèmes délicats :

1° Elle a été publiée par des Chrétiens d'après une copie du texte autographe trouvé sur la table d'Uriel après son suicide : cette publication comporte quelques passages manifestement apocryphes, insérés dans l'*Exemplar*, par un antisémite assez maladroit ; par ailleurs, les historiens ne sont pas d'accord sur le point de savoir si le texte original était en latin ou en portugais ;

2° L'*Exemplar* décrit essentiellement une tragédie religieuse individuelle ou tout au plus, par endroits, familiale. La seule personne de l'époque désignée par son nom est l'auteur lui-même ; la communauté judéo-portugaise de Hambourg, à laquelle appartint d'abord Uriel et par laquelle il fut excommunié, n'est même pas mentionnée dans le document. Que toutes les lacunes que nous constatons soient dues à une expurgation par les copistes et éditeurs chrétiens ou à une intention délibérée de l'auteur, il n'en reste pas moins que le récit de l'*Exemplar* laisse parfois l'historien perplexe.

Ce n'est qu'en 1930-1931 que l'historien de Porto Artur de Magalhães Basto a découvert et publié quatorze documents,

conservés dans les archives locales, qui apportent des précisions sur les activités de Gabriel da Costa, son père, sa mère et ses frères. En combinant ces documents, avec les renseignements fournis dans les premières pages de l'*Exemplar*, on pouvait reconstituer l'histoire de la famille au Portugal de la manière suivante :

Le « Nouveau-Chrétien » Bento da Costa Brandão, père de Gabriel, exerçait le commerce de grands produits agricoles (vin du Douro et sucre du Brésil) et prenait à ferme la perception des revenus des commanderies du puissant D. Jorge de Mascarenhas, futur marquis de Montalvão et vice-roi de Nova Lusitânia. Bento da Costa appartenait à la petite noblesse en tant que *cavaleiro fidalgo* de la maison de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, à l'époque souveraine des Pays-Bas du Sud. Ses fils Jácome, Miguel, Gabriel et João étaient associés à ses activités, quoique Gabriel ait suivi les cours de la Faculté coïmbroise de Droit Canon en 1600-1601 et en 1604-1608. La mort de Bento, survenue vers 1608, provoque l'interruption des études de Gabriel qui reçoit un bénéfice ecclésiastique, la charge de trésorier d'une église collégiale de Porto. La veuve, Branca da Costa, contracte en 1608 un gros emprunt que son fils Jácome ne rembourse qu'en 1613. La famille, convertie à la Loi de Moïse par Gabriel, s'embarque clandestinement avec lui pour le Nord de l'Europe, sans doute en 1614. Pour tourner la loi qui interdit aux « Nouveaux-Chrétiens » portugais de vendre leurs biens immeubles, Gabriel da Costa, qui a résigné son bénéfice ecclésiastique, prend à ferme pour une somme vraisemblablement exagérée la perception des revenus d'une des commanderies de D. Jorge de Mascarenhas. Ayant perçu ces revenus, il s'enfuit du Portugal sans régler D. Jorge, qui ne pourra se dédommager que sur la maison et les meubles abandonnés par les fugitifs. Le récit de l'*Exemplar* nous apprend que Gabriel avait aussi une sœur, dont le fils devait révéler le comportement hétérodoxe de son oncle, après la provisoire réconciliation de celui-ci avec la communauté judéo-portugaise d'Amsterdam.

Mais, même après les publications de Magalhães Basto, pour la première crise religieuse de Gabriel, on en était toujours réduit à la version de l'*Exemplar humanae vitae*, qui retrace successivement l'abandon du catholicisme, la mise en doute de l'immortalité de l'âme et l'adhésion à la Loi de Moïse :

« Comme c'est la coutume au Portugal, je fus élevé dans la religion chrétienne pontificale, et alors que j'étais déjà parvenu à l'adolescence et que je redoutais grandement la damnation éternelle, je m'efforçais d'observer exactement tous les commandements. Je me consacrais à la lecture de l'Évangile et d'autres livres spirituels. Je lisais d'un bout à l'autre les manuels de confession, et plus je m'appliquais à eux, plus grandes étaient les difficultés qui en surgissaient. Finalement je tombai en d'inextricables perplexités, anxiétés et angoisses. Je me consumais de tristesse et de douleur. Il m'apparaissait comme impossible de confesser mes péchés à la manière catholique, afin d'obtenir une digne absolution et de remplir toutes les conditions qui étaient exigées ; et, par voie de conséquence, je désespérai du salut puisqu'il devait être acquis selon de telles normes. Comme il était vraiment difficile d'abandonner la religion à laquelle j'avais été habitué dès la plus tendre enfance et qui, par la foi, avait déjà lancé en moi de profondes racines, je me demandai (cela m'arriva vers l'âge de vingt-deux ans) s'il n'était pas possible que ce que l'on dit d'une autre vie ne fut guère conforme à la vérité et si la foi en cette autre vie s'accordait bien avec la raison. Car cette même raison me dictait et me chuchotait perpétuellement à l'oreille bien des choses tout à fait contraires à cette croyance. Après qu'elle eût été mise en doute dans mon esprit, je recouvrai le calme et, quoiqu'il en fût, je décidai en fin de compte qu'il m'était impossible d'atteindre le salut par une telle voie. »

Vient ensuite, dans l'*Exemplar*, le passage capital pour notre actuelle recherche, la description du mouvement spirituel conduisant à l'adhésion à la Loi de Moïse :

« Ne pouvant donc trouver le repos de l'âme dans la

religion chrétienne pontificale et désirant adhérer à une autre, comme j'étais au courant de la grande controverse existant entre Juifs et Chrétiens, je lus d'un bout à l'autre les livres de Moïse et des Prophètes, où je trouvai un certain nombre de choses qui contredisent notablement le Nouveau Testament et où les paroles prononcées par Dieu offraient moins de difficultés. En outre, l'Ancien Testament est article de foi pour les Juifs comme pour les Chrétiens, alors que le Nouveau ne l'est que pour les Chrétiens. Enfin, faisant confiance à Moïse, je jugeai que je devais me soumettre à la Loi, puisqu'il affirmait avoir reçu tout cela de Dieu et qu'il se proclamait un simple messager appelé (ou plutôt contraint) à cette fonction par Dieu lui-même. »

Les deux ouvrages qui, simultanément, en 1922, ont fait le point de nos connaissances sur la vie et les écrits d'Uriel da Costa n'ont pas cherché à dépasser ces récits de l'*Exemplar humanae vitae* : Carolina Michaëlis de Vasconcelos et le spinoziste allemand Carl Gebhardt n'ont pas essayé de relier la première crise spirituelle de Gabriel da Costa à l'histoire religieuse des « Nouveaux-Chrétiens » de Porto. Par contre, les auteurs de la traduction française de l'*Exemplar*, A.-B. Duff et P. Kaan, évoquant dans leur étude préliminaire la mère d'Uriel da Costa, posaient une question fort pertinente :

« ... Sarah da Costa n'a-t-elle pas apporté, au sein de sa famille fortement assimilée, les semences du judaïsme qui a bouleversé son fils Gabriel ? Le saurons-nous jamais ? »

Et ces mêmes auteurs ajoutaient :

« Da Costa, qui s'attendrit au souvenir des écuries paternelles, ne nous dit rien de sa mère, sinon qu'elle l'accompagna lorsqu'il se rendit à Amsterdam. Il faut tout de même admettre une tradition *marrane* dans sa famille, et aussi des influences de l'extérieur pour comprendre ce retour direct, immédiat au judaïsme. *Tout chrétien qui doute ne devient pas juif*[1]. »

1) *Une vie humaine*, par Uriel da Costa. Traduit du latin et précédé d'une étude sur l'auteur par A.-B. Duff et Pierre Kaan, Paris, Rieder, 1926, pp. 41-42.

LES NOUVEAUX DOCUMENTS

Une étude des procès inquisitoriaux intentés à des Marranes de Porto, à partir de 1618 (étude entreprise au cours de l'été 1961, dans une perspective absolument étrangère à la biographie de l'auteur de l'*Exemplar*), nous a amené à découvrir des documents permettant de renouveler entièrement l'histoire au Portugal d'Uriel da Costa et sa famille.

Relatant son expatriation, Uriel avait écrit :

« Nous nous embarquâmes non sans grand péril (car il n'est pas permis à ceux qui sont d'origine juive de quitter le royaume sans une permission spéciale du Roi), ma mère, moi et mes frères : mû par l'amour fraternel, je leur avais communiqué ce qui, en matière de religion, me paraissait le plus logique, bien que j'éprouvais des doutes sur quelques points. De tout cela pouvait résulter un grand malheur pour moi, tellement il est dangereux en ce royaume de parler de telles choses. »

Cette dernière affirmation d'Uriel peut être corroborée par la constatation suivante : entre 1618 et 1625, au moins 143 Marranes de Porto ont paru dans des autodafés. Le 5 mars 1620, les Inquisiteurs avaient à décider du sort d'une jeune fille de quinze ans, qu'ils avaient fait incarcérer le 20 février. Voici un extrait de leur décision :

« Il a semblé qu'il fallait achever d'instruire sa cause pour qu'elle paraisse dans le prochain autodafé, malgré le caractère incomplet de ses aveux et le peu de temps qu'elle a passé en prison, *étant donné qu'elle est de Porto, ville déjà dépeuplée de Nouveaux-Chrétiens*, et que de sa confession on ne peut espérer aucun fruit, car *toutes les personnes qu'elle peut mettre en cause sont en fuite ou sont entrées dans la voie des aveux...* »

Nous avons retrouvé 119 procès de cette période et des extraits de 11 autres. Huit de ces procès intéressent, à des titres divers, l'histoire d'Uriel da Costa et de ses proches parents antérieurement à l'expatriation vers le Nord de l'Eu-

rope. Avant d'utiliser leurs données dans la reconstitution de la religion du Marrane Gabriel da Costa, nous allons les énumérer et les caractériser rapidement.

Le premier concerne Maria da Costa, la sœur de Gabriel, qui n'avait pas accompagné sa famille dans la fuite. Arrêtée le 19 septembre 1618, elle nia pendant trois ans toute relation avec le crypto-judaïsme. Elle est alors condamnée à être relaxée au bras séculier, c'est-à-dire brûlée. Le 26 novembre 1621, la sentence lui est notifiée et, comme on le faisait à tous les condamnés à mort, on lui lia les mains. Le jour même elle demande audience aux Inquisiteurs et avoue avoir été initiée au marranisme par sa mère Branca da Costa. Bien qu'elle dénonce huit complices en hérésie, elle ne réussit à identifier que trois des huit Marranes qui l'ont mise en cause dans leurs confessions. Malgré ce fait extrêmement grave et malgré le caractère plus que tardif de ses aveux, les Inquisiteurs l'admettent à la « réconciliation », avec confiscation des biens, sentence qui est lue dans l'autodafé, trois jours plus tard. Maria da Costa était illettrée et, volontairement ou non, elle a fourni assez peu de renseignements généalogiques ou religieux.

Son mari, Alvaro Gomes Bravo, qui était également son cousin germain, est incarcéré le 17 septembre 1618. Lui aussi nie pendant trois ans et est condamné à être relaxé au bras séculier. Il commence sa confession le 22 novembre 1621, et avoue avoir été converti au crypto-judaïsme par Gabriel da Costa. Il met en cause de nombreux complices, parmi lesquels vingt et une des vingt-cinq personnes qui l'avaient dénoncé. Le jour même, les Inquisiteurs le « réconcilient », avec confiscation des biens, et la sentence est proclamée dans l'autodafé, le 28 novembre. Alvaro Gomes Bravo fournit de très abondants renseignements généalogiques ; par contre, au point de vue religieux, il s'en tient aux informations très succinctes, qui suffisaient généralement aux Inquisiteurs.

Pour ces deux procès, il faut tenir compte du fait que les prisonniers ont pratiquement réalisé leurs confessions en une

seule séance. Il faut avouer que Maria da Costa a eu beaucoup de chance. Les Inquisiteurs, désirant faire paraître le plus possible de condamnés dans l'autodafé prévu pour les 28 et 29 novembre, fermèrent les yeux sur le fait qu'elle n'avait identifié que trois des huit témoins de l'accusation. La chose est expliquée dans la décision concernant son mari dont le cas était moins grave. Les juges du Saint-Office n'insistèrent pas pour obtenir les noms des personnes qu'il n'avait pas dénoncées, « étant donné — écrivent-ils —, qu'il n'avait pas de lien de parenté avec elles, qu'on n'avait plus le temps de le soumettre à la torture avant l'autodafé et qu'il n'y avait pas d'utilité à ce que son cas fût réservé ». Ainsi s'explique le fait que les procès de Maria da Costa et d'Alvaro Gomes Bravo n'apportent qu'assez peu d'informations sur la religion des Marranes.

Il en va tout autrement avec le troisième procès, le plus important à nos yeux, non seulement parce qu'il nous a permis de découvrir les autres, mais encore en raison de la richesse et de l'authenticité de ses informations religieuses. Leonor de Pina fut emprisonnée le 11 octobre 1618 : elle était lointaine parente de Branca da Costa, la mère de Gabriel. Interrogée pour la première fois le 22 mars 1619, elle commence aussitôt à confesser ses pratiques et croyances hétérodoxes avec un luxe de détails assez exceptionnel. Appelée à nouveau le 4 avril devant le tribunal, elle poursuit longuement ses aveux et révèle qu'elle a été convertie au marranisme par Gabriel da Costa. La pauvre vieille n'était pourtant pas au bout de ses épreuves. Les Inquisiteurs ne croyaient à la sincérité du repentir manifesté par un Marrane que lorsque ses confessions concordaient avec les témoignages produits par l'accusation. Or ceux-ci étaient présentés à l'accusé sous une forme anonyme et dans une rédaction modifiée par le Saint-Office. Interrogée à de nombreuses reprises, Leonor de Pina accumula les précisions sur ses pratiques judaïsantes, mit en cause ses enfants et d'autres Marranes, mais ne parvint à désigner que trois des neuf complices qui l'avaient

accusée. Finalement, le 30 mars 1620, elle est conduite dans la salle des supplices, mais, en raison de sa grande faiblesse, on renonce à la torturer. Ayant épuisé à son égard les multiples moyens d'intimidation que le règlement mettait à leur disposition, les Inquisiteurs l'admettent à la « réconciliation », avec confiscation des biens, et cette sentence est lue dans un autodafé du 5 avril 1620.

Les informations religieuses fournies par Leonor de Pina peuvent être confirmées et, parfois, précisées par le procès contre sa fille, Branca de Pina, également arrêtée en 1618. Branca avait reçu d'un oncle et d'une tante, avant 1605, une première initiation au marranisme, mais sa mère avait d'abord refusé de la suivre dans cette voie. Lorsqu'elle fut convertie par Gabriel da Costa, Leonor de Pina n'eut plus de raison de s'opposer à sa fille, et les deux femmes purent communier dans le crypto-judaïsme avec tous les membres de la famille de Gabriel da Costa. Branca de Pina refusa d'avouer son marranisme pendant près de deux ans : elle n'entra dans la voie des aveux que le 13 juillet 1620, alors que sa mère avait déjà été « réconciliée ». Ses premières confessions ne furent pas jugées satisfaisantes et, après avoir subi de nombreux interrogatoires et avoir été menacée de la torture, elle ne fut « réconciliée » que le 28 novembre 1621. Dotée d'une bonne mémoire, elle fournit de nombreux détails sur ses pratiques judaïsantes et sur les psaumes qu'elle récitait.

Dans quatre autres procès, on trouve des aveux de complicité hérétique avec Gabriel da Costa ou des membres de sa famille, aveux rapportés selon les formules stéréotypées utilisées par les greffiers du Saint-Office. L'un de ces Marranes, Gaspar Cardoso da Pena, confessa avoir été converti au marranisme par son cousin au second degré, Jácome da Costa, c'est-à-dire le frère aîné de Gabriel. Un autre inculpé, le médecin Francisco Rodrigues Vilareal, rapporta aux Inquisiteurs que Gabriel da Costa, ancien trésorier de l'église de Cedofeita, lui avait confié que « Dieu lui avait fait la grâce de le retirer de là ».

Nous avons déjà dit que le procès d'Alvaro Gomes Bravo offrait d'amples renseignements généalogiques, en particulier sur la famille maternelle de Gabriel da Costa. L'inventaire des procès de l'Inquisition de Coïmbre établi au XIXe siècle[1], lors de la suppression du tribunal, contenait une référence à des poursuites contre Dionisa de Vitória qu'Alvaro Gomes Bravo mentionnait comme la demi-sœur de sa mère et de la mère de Gabriel da Costa. Dans le procès de Dionisa de Vitória, il y avait un renvoi à celui de Guiomar Rodrigues, sœur du grand-père maternel de l'auteur de l'*Exemplar*. Par ailleurs, toujours grâce à Alvaro Gomes Bravo, il devenait possible d'intégrer à l'histoire religieuse de la famille d'Uriel da Costa les dénonciations recueillies à Bahia, en 1618, contre Margarida Dinis, Pasqual Bravo et Dinis Bravo. Ces dénonciations avaient été publiées en 1936, mais rien, à l'époque, ne permettait de penser qu'elles concernaient une tante et deux cousins germains d'Uriel da Costa.

De cet ensemble de documents qui se recoupent admirablement, il est désormais possible de tirer :

1° Le schéma généalogique et l'histoire de la famille maternelle d'Uriel da Costa, depuis la conversion forcée de 1497 jusqu'aux premières décennies du XVIIe siècle ;

2° Des indications sur de successives, et peut-être indépendantes, adhésions au crypto-judaïsme dans cette même famille.

C'est ce second aspect que nous allons examiner maintenant.

PRÉCÉDENTS MARRANES DANS L'HISTOIRE DE LA FAMILLE MATERNELLE D'URIEL DA COSTA

A) *Guiomar Rodrigues et Dionisa de Vitória*

Au mois d'octobre 1566 étaient incarcérées, dans le même cachot de l'Inquisition de Coïmbre, Guiomar Rodrigues et

1) Nous adressons l'expression de notre vive reconnaissance à l'érudit portugais Luís de Bivar Guerra, qui nous a aimablement prêté une copie de cet inventaire.

Dionisa de Vitória, respectivement tante et demi-sœur de la mère d'Uriel da Costa. Un dénonciateur « vieux-chrétien » les avait accusées de ne pas travailler le samedi.

Les deux détenues nièrent pendant un an. Elles ignoraient que leur comportement dans le cachot était surveillé à travers des orifices imperceptibles aux prisonnières. Les gardes, chargés de la surveillance des deux détenues et de leurs compagnes de cellule, vinrent déclarer aux Inquisiteurs que toutes ces inculpées jeûnaient le lundi et le jeudi ; qu'elles priaient debout, les yeux dressés vers la lumière, les mains ouvertes et levées, en balançant la tête et le corps de haut en bas et de droite à gauche ; qu'elles ne travaillaient pas le samedi mais, par contre, vaquaient à leurs occupations habituelles dans le cachot les dimanches et jours de fête établis par l'Église catholique.

A la suite de ces déclarations des gardiens, les Inquisiteurs considérèrent que la culpabilité des deux prisonnières était démontrée et, en conséquence, les condamnèrent à être relaxées au bras séculier. Cette sentence leur fut notifiée au mois d'août 1567.

Dès le lendemain de la notification, Guiomar Rodrigues demanda audience à l'Inquisiteur de service pour avouer ses « crimes ». Depuis dix-neuf ans, elle croyait en la Loi de Moïse et espérait faire son salut en elle ; elle avait, en outre, enseigné le marranisme à sa fille Violante Rodrigues. Après la notification de la sentence, elle avait d'abord décidé de mourir Juive ; mais maintenant, changeant d'avis, elle venait confesser ses hérésies.

Lorsqu'elle était en liberté, elle avait désiré observer le repos sabbatique, bien qu'elle travaillât pour ne pas éveiller les soupçons de ses servantes et voisins. Elle avait souvent jeûné à la manière juive le lundi et le jeudi. Durant dix ou douze années, elle avait également jeûné à « Quipur », offrant tous ces jeûnes au « Dieu des Cieux ». Après son arrestation, elle avait continué à jeûner judaïquement avec ses compagnes de cellule, en particulier le jeûne de trois jours consécutifs

que les Marranes, imitant la reine Esther, observaient à Purim. Elle récitait un Psaume, sans accompagner sa récitation de la doxologie *Gloria Patri* prescrite par l'Église. Elle ne travaillait pas le samedi, mais œuvrait normalement les dimanches et jours de fête catholiques. Par contre, elle niait avoir réellement observé le sabbat avant son arrestation : elle avait seulement *désiré* observer ce prétexte. De même elle niait avoir prié à la manière décrite par les gardiens de la prison.

Ces deux négations furent fatales à Guiomar Rodrigues. Les Inquisiteurs, estimant bien établies les deux charges, négligèrent les confessions de la détenue qu'ils déclarèrent « feintes, incomplètes et non satisfaisantes ». Jugée hérétique « impénitente », Guiomar fut relaxée au bras séculier et brûlée dans l'autodafé coïmbrois du 1er août 1568.

Le même sort tragique faillit frapper sa nièce Dionisa de Vitória, qui ne confessa son crypto-judaïsme que le dimanche 7 octobre 1567, le jour même où elle devait être brûlée. Elle avoua alors avoir été initiée au marranisme par sa tante Guiomar Rodrigues et sa cousine Violante Rodrigues. Celles-ci lui avaient enseigné le repos sabbatique, les jeûnes du lundi et du jeudi, le jeûne de « Quipur qui a lieu au mois de septembre ». Elle confessa également avoir judaïsé avec ses compagnes de cellule : l'une d'elles lui avait enseigné à prier à la manière juive. En fait de prières hétérodoxes, elles récitait les « psaumes des Cantiques des degrés de David, sans *Gloria Patri* ».

Les Inquisiteurs crurent en la sincérité du repentir manifesté par Dionisa de Vitória et son cas fut réservé. Dans l'autodafé du 1er août 1568, où sa tante fut brûlée, elle fut « réconciliée » avec l'Église catholique : elle obtint sa libération deux ans plus tard.

B) *Margarida Dinis, Pasqual Bravo et Dinis Bravo*

Lors de l'inspection inquisitoriale de la capitale du Brésil, Bahia, en 1618, plusieurs dénonciateurs mirent en cause

Margarida Dinis, mère d'Alvaro Gomes Bravo, et les deux frères de celui-ci, Pasqual Bravo et Dinis Bravo.

Une servante « vieille-chrétienne » avait constaté à Lisbonne, Porto et Vila do Conde, que Margarida Dinis ôtait la graisse de la viande avant de la saler, qu'elle cuisait la viande dans de l'huile ; quant au lard, il était préparé dans une casserole particulière et servait uniquement aux domestiques. Comme Alvaro Gomes Bravo prétendit, en 1621, avoir été initié au crypto-judaïsme par Gabriel da Costa, il n'est pas impossible que les deux sœurs, c'est-à-dire la mère d'Alvaro et la mère de Gabriel, aient été des adhérentes « potentielles » du marranisme. L'histoire des « Nouveaux-Chrétiens » fourmille d'exemples de traditions marranes perpétuées par les femmes, souvent à l'insu de leurs maris et de leurs fils.

D'autres dénonciateurs de Bahia et, parmi eux, un docteur juif renégat, originaire de Marrakech, reprochèrent des faits beaucoup plus graves aux deux frères d'Alvaro, installés dans la capitale de la colonie. Plusieurs témoins font allusion à des réunions sabbatiques qui groupaient, outre Pasqual Bravo et Dinis Bravo, d'autres « Nouveaux-Chrétiens » de Bahia. En ces occasions, on aurait retiré la « Torah » (l'Ancien Testament ou un livre de prières juives ?) du son où elle était cachée. Dinis Bravo était indiqué comme un intermédiaire de confiance par un Juif portugais de Pise qui suppliait son frère, résidant à Bahia, de venir le rejoindre en Italie pour « faire ce que Dieu ordonnait, car, sans réaliser ce voyage, il ne pourrait faire son salut ». Le même Dinis Bravo aurait dit au juif renégat : « Croyez-vous que tous ceux qui mangent du porc soient des Chrétiens ? Sachez que les Nouveaux-Chrétiens que l'on brûle dans la Péninsule hispanique meurent en martyrs de la Loi de Moïse et, de ce fait, sont de meilleurs Juifs que ceux qui reçurent la Loi au mont Sinaï. »

Cet ensemble de dénonciations, que l'historien sera enclin à considérer comme au moins partiellement fondées, ne

semble pas avoir convaincu l'Inquisiteur chargé de l'inspection de Bahia. Il est vrai que cet Inquisiteur paraît avoir exécuté avec modération la mission qui lui était confiée.

LA RELIGION DU MARRANE GABRIEL DA COSTA ET LA RÉALITÉ RELIGIEUSE DU MARRANISME

Les documents qui nous permettent de reconstituer très largement la religion du Marrane Gabriel da Costa apportent également une contribution de premier ordre à la solution d'un problème historique plus général : le problème de la réalité religieuse du marranisme.

Des historiens récents qui ont, à vrai dire, évité tout contact avec l'énorme masse documentaire dont ils prétendaient faire la synthèse, ont soutenu que le marranisme était une invention de l'Inquisition, une sinistre mystification visant à donner une base légale à la spoliation et à l'anéantissement de la classe sociale des « Nouveaux-Chrétiens ». Parlant des accusations produites dans ces procès, l'un de ces historiens va jusqu'à écrire qu'elles « révèlent des habitudes et des cérémonies domestiques qui avaient probablement perdu leur contenu religieux ». La reconstitution du marranisme de Gabriel da Costa va nous offrir l'occasion de reconsidérer ce problème général.

Il va sans dire que l'historiographie moderne abandonnera de plus en plus le concept, quelque peu romantique, d'une fidélité ininterrompue des Marranes à un judaïsme total. La conversion violente de 1497 a interdit aux « Nouveaux-Chrétiens » l'accès à la littérature rabbinique. Il est vrai que l'Ancien Testament, inclus par l'Église dans son propre canon biblique, restait à leur disposition ; mais l'Ancien Testament séparé de la littérature talmudique ne permet pas de retrouver l'ensemble du judaïsme rabbinique. Le marranisme, dont la perpétuation était assurée en partie par une tradition orale pleine d'aléas, devait donc être nécessairement un judaïsme appauvri. L'efficace répression de l'Église rendait

en fait impossible l'observance de certains préceptes, d'autres étaient oubliés.

Par contre, bien des pratiques ont été maintenues dans le marranisme par l'acharnement inquisitorial à les dénoncer et à les condamner. Le texte fondamental, dans cet ordre d'idées, est le monitoire, lancé le 18 novembre 1536 par le premier Inquisiteur général portugais, Dom Diogo da Silva. Ce long document énumérait les opinions et les actes hérétiques que les Portugais étaient invités, sous peine d'excommunication, à dénoncer aux Inquisiteurs : le crypto-judaïsme y était assez largement défini. Le monitoire, encore imprimé en 1596 et en 1634, par l'Inquisition elle-même, devait également fournir la matière principale de l'*édit de la foi*, impressionnant appel à la délation lancé par les Inquisiteurs, à l'arrivée dans chaque agglomération, lors de leurs incessantes inspections du territoire portugais. L'action des édits de la foi était renforcée par la lecture des sentences dans les autodafés : pendant des heures, les Marranes, comme tous les autres Portugais, écoutaient la relation, cent fois répétée, des hérésies qui avaient amené leurs frères dans les cachots ou sur les bûchers inquisitoriaux.

Ainsi s'explique que victimes et fonctionnaires du Saint-Office aient utilisé le même langage pour définir le marranisme. L'uniformité de ce langage était encore accentuée par les greffiers du tribunal, qui traduisaient généralement dans le jargon inquisitorial les confessions des prisonniers et en effaçaient la diversité terminologique originale. Par ailleurs, les détenus ne se perdaient pas en d'inutiles détails, car ils connaissaient parfaitement les objectifs essentiels des interrogatoires, à savoir : l'aveu du « crime » rapidement défini, la dénonciation de « complices » aussi nombreux que possible et la manifestation du repentir, celui-ci étant attribué, par entente tacite, à une soudaine illumination par le Saint-Esprit.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que le Saint-Office portugais ait immédiatement fixé, en 1536, une conception

ne varietur du crypto-judaïsme : il a, dans une certaine mesure, tenu compte des enseignements de l'expérience. Un prévenu qui niait les faits était soumis à un interrogatoire *in genere* au cours duquel on lui demandait s'il avait commis des crimes religieux énumérés dans une liste. Cette liste, déjà établie à la fin du XVI^e^ siècle, se retrouve dans tous les procès du XVII^e^ siècle, avec des différences de rédaction mais non de contenu.

Or, si l'on compare cette-liste type au monitoire de D. Diogo da Silva, on constate que les Inquisiteurs ont renoncé à interroger les prévenus sur certaines pratiques qui, bien attestées en 1536, avaient totalement disparu par la suite. Dès la fin du XVI^e^ siècle, les Marranes avaient abandonné :

— la circoncision ;
— l'imposition de noms juifs ;
— une cérémonie de « débaptisation » ;
— les règles de l'abattage rituel ou *šeḥitá* ;
— l'usage des *tephillin* ou phylactères ;
— la manière typiquement juive de prier ;
— la célébration de la « Pâque de la corne », c'est-à-dire *Rošhašaná*, la fête du Premier de l'An ;
— certaines coutumes funéraires.

Notre rapide caractérisation des différents procès qui permettent de reconstituer la religion du Marrane Gabriel da Costa a déjà laissé prévoir la supériorité du témoignage de Leonor de Pina. Nous avons dit que les déclarations de Leonor sont confirmées par celles de sa fille. Or, étant donné l'organisation des prisons inquisitoriales, les deux femmes, à partir de leur arrestation, n'ont plus eu de communication. Leurs causes ont d'ailleurs suivi un développement fort différent : en particulier, elles sont entrées dans la voie des aveux à des dates diverses.

Leonor de Pina, ayant avoué à la première convocation devant l'Inquisiteur, n'a pas subi d'interrogatoire *in genere* : elle ne risquait donc pas d'être guidée par les définitions offi-

cielles du crypto-judaïsme. En outre, son exposé assez désordonné du marranisme est fourni, pour l'essentiel, avant l'interrogatoire *in specie*, où on lisait aux accusés une transcription anonyme et masquée des témoignages accusateurs de leurs complices en hérésie. Elle ne reconnaît d'ailleurs pas les faits qui lui sont reprochés dans cet interrogatoire *in specie*.

Un des points qui choquent le plus l'historien, c'est le peu d'intérêt qu'attachaient les Inquisiteurs au mécanisme et aux circonstances de la conversion d'un « Nouveau-Chrétien » au crypto-judaïsme. Pourvu que le récit de la conversion (en général bref et peu motivé) ne fût pas en contradiction formelle avec les dénonciations qui avaient provoqué l'arrestation, ces juges spirituels ne se préoccupaient guère de la psychologie des hérétiques qu'ils poursuivaient.

Il va nous suffire de comparer sur ce point nos procès pour mettre en lumière le caractère exceptionnel et l'authenticité supérieure des confessions de Leonor de Pina.

Maria da Costa décrit en quelques phrases sa conversion au marranisme et le contenu de celui-ci :

« Ma mère, Branca da Costa, m'a enseigné la croyance en la Loi de Moïse, il doit y avoir onze ans ; et elle m'a enseigné de croire au Dieu des Cieux, de jeûner le lundi et le jeudi, sans manger ni boire de toute la journée jusqu'à la nuit et de manger alors des choses autres que de la viande, de ne manger ni poisson sans écailles ni lard, de respecter le repos du samedi en revêtant [ce jour-là] une chemise propre, de nettoyer les chandeliers le vendredi, le tout pour observer la Loi de Moïse ; et, persuadée par ledit enseignement, j'adoptai ladite Loi et le déclarai à ma dite mère, et à partir de ce moment nous nous traitâmes comme des personnes éloignées de la foi [catholique]... »

Le récit d'Alvaro Gomes Bravo est à peine plus motivé

« ... il y a environ dix ans, je ne me souviens exactement ni du mois ni du jour, à Porto, dans la maison de ma belle-mère, Branca da Costa, « Nouvelle-Chrétienne », qui a quitté

le Portugal, étant seul avec Gabriel da Costa, « Nouveau-Chrétien », homme cultivé, qui fut trésorier de [l'église de] Cedofeita, ledit Gabriel da Costa me dit d'être Juif et de ne pas croire en la foi du Christ Notre Seigneur, parce qu'il n'y avait pas de salut en elle, et que c'était seulement en la Loi de Moïse que je pourrais faire mon salut et que, pour l'observer, je devrais jeûner le lundi et le jeudi sans manger ni boire de toute la journée jusqu'à la nuit, après l'apparition de l'étoile ; et je devrais observer le sabbat sans travailler ce jour-là et en revêtant une chemise propre ; et je ne devrais manger ni lard ni poisson sans écailles, parce que cela était interdit par la Loi de Moïse. Car lui, Gabriel da Costa, croyait en cette même Loi de Moïse et, pour l'observer, pratiquait lesdites cérémonies. Et moi, ayant été ainsi enseigné par la personne mentionnée, qui était un homme cultivé plus âgé que moi, je m'écartai aussitôt de la Sainte Foi Catholique, disant à la personne mentionnée que j'agirais ainsi, et j'adoptai aussitôt la Loi de Moïse... »

Les confessions de Leonor de Pina rendent un son autrement authentique. Après avoir longuement décrit ses pratiques judaïsantes, elle en vint à sa conversion au marranisme. Celle-ci avait été opérée par Gabriel da Costa, alors qu'il était encore trésorier de l'église de Cedofeita, dans la maison de Branca da Costa, déjà veuve à l'époque. Écoutons Leonor de Pina :

« Gabriel da Costa entra, et après qu'on eut parlé d'autres choses, comme je faisais l'éloge d'un prédicateur qui avait prêché ce jour-là à Notre-Dame-de-la-Victoire de Porto, Gabriel da Costa dit que la prédication était peut-être bonne, mais qu'il fallait prendre cela d'une autre manière : car j'étais dans l'erreur et je ne pouvais faire mon salut dans la Loi des Chrétiens, mais dans celle de Moïse en laquelle je devrais croire et, pour l'observer, je devrais faire les choses que j'ai confessées et croire au Dieu des Cieux, car il n'y avait pas d'autre Dieu ni de Très-Sainte-Trinité. Branca da Costa le soutenait et me disait et m'enseignait la même chose. Et

tous deux, la mère et le fils, disaient qu'ils croyaient et vivaient en la Loi de Moïse et, pour l'observer, faisaient lesdites cérémonies.

« Et comme ils affirmaient cela avec beaucoup d'insistance, je leur répondis que, si cela était bon pour mon âme, je le ferais. Et aussitôt, aux mêmes lieu et moment, comme ce que me disaient la mère et le fils me parut bon, je m'écartai de notre Sainte Foi Catholique et j'adoptai la croyance en la Loi de Moïse, la considérant comme bonne et espérant faire mon salut en elle. Et aussitôt je leur dis que j'adoptais désormais la croyance en ladite Loi de Moïse et que, pour l'observer, je ferais lesdites choses. »

Dans une confession ultérieure, Leonor de Pina précise encore les modalités de son passage au marranisme :

« Immédiatement après que Gabriel da Costa eut réalisé son enseignement, la croyance en la Loi de Moïse me parut bonne ; et, ensuite, réfléchissant à cela chez moi, je m'affirmai davantage en ladite croyance... »

Dans le premier récit de sa conversion, Leonor de Pina disait encore :

« Je voyais bien et je comprenais que ce que je viens de rapporter allait contre ce que croit et enseigne la Sainte Mère Église de Rome, et Gabriel da Costa lui-même me le donna à entendre en cette occasion. Nous nous recommandâmes le secret tous trois (la mère, le fils et moi) et, après le goûter, je m'en retournai chez moi. Et, ensuite, en de nombreuses autres occasions, à différentes époques, jusqu'à ce que Gabriel da Costa s'en aille dans le village dont il avait pris à ferme la perception des revenus, nous communions tous trois (Gabriel da Costa, Branca da Costa et moi) dans la Loi de Moïse : ils me demandaient si je maintenais ce que j'avais décidé et ils me rafraîchissaient la mémoire au sujet des cérémonies indiquées, tantôt tous deux ensemble, tantôt chacun séparément. Et tout cela en secret (chose que nous nous recommandions beaucoup), sans être entendus par Maria da Costa ni par la femme que ledit Gabriel da Costa avait épousée et qui vivait

avec eux lorsque eurent lieu quelques-uns de nos derniers entretiens. »

Pour finir, Leonor de Pina donne une indication précieuse sur la genèse du marranisme de Gabriel da Costa. Voici le passage :

« Et ils ne m'ont pas dit avec qui ils communiquaient ces choses ni qui les leur avait enseignées ; Gabriel da Costa, qui était grand latiniste, disait seulement qu'il savait cela de livres et de la Bible qu'il avait lus, ou du livre de la Bible qu'il avait lu, sans dire à quelle époque. »

On aura noté que cette dernière information concorde parfaitement avec le récit de son adhésion à la Loi de Moïse fourni par Gabriel da Costa dans l'*Exemplar humanae vitae.*

Avant de rapporter en détail les rites du marranisme enseigné par Gabriel da Costa à Leonor de Pina, disons qu'une comparaison avec l'interrogatoire-type *in genere* dégage une concordance presque parfaite entre les deux listes de pratiques judaïsantes. Leonor de Pina ne mentionne pas la bénédiction marranique des enfants indiquée dans l'interrogatoire. Par contre, Gabriel da Costa lui avait enseigné l'observation d'une période de pénitence entre deux jeûnes (que le calendrier religieux juif appelle le jeûne du 17 du mois de Tammuz et le jeûne du 9 du mois d'Ab) : ces deux jeûnes et cette période de pénitence ne figurent ni dans l'interrogatoire *in genere* ni dans le monitoire de 1536.

Pour introduire un peu d'ordre dans la description du marranisme par Leonor de Pina, nous étudierons successivement :

1° Les fêtes ;
2° La liturgie ;
3° Les jeûnes hebdomadaires ;
4° Le rite des nuits de Noël et de la Saint-Jean ;
5° Le rite de la *ḥallá* ;
6° Les interdictions alimentaires ;
7° Les pratiques funéraires.

1° *Les fêtes.* — Et, pour commencer, la fête hebdomadaire, le sabbat.

Leonor de Pina et sa fille « respectaient le repos du samedi, revêtant ce jour-là une chemise propre, et le vendredi [soir] elles préparaient ou faisaient préparer les chandeliers avec des mèches neuves et de l'huile propre... et elles les laissaient allumés jusqu'à ce qu'ils s'éteignent d'eux-mêmes ou que, le matin suivant, la servante ou la négresse allume le feu avec eux et les éteigne. »

Voici maintenant le cycle annuel des grandes fêtes.

En tout premier lieu Kippur, ou comme disaient les Marranes, le « Grand Jour ». C'est Branca de Pina qui nous en donne la description la plus complète, mais la plupart des éléments se retrouvent dans les confessions de sa mère :

« Elle jeûnait le Grand Jour qui tombe le 10 de la lune de septembre, sans manger ni boire si ce n'est à la nuit où elle dînait de choses autres que la viande. Elle observait [cette fête] sans faire aucun travail ni avoir aucune conversation : elle récitait du matin au soir les psaumes de David sans *Gloria Patri*, à savoir les sept psaumes pénitentiaux et d'autres qui commencent ainsi... [*Nous reviendrons sur cette question des psaumes*]. La nuit précédente, elle allumait des mèches dans un bassin d'huile et elles restaient allumées jusqu'à ce qu'elles s'éteignent d'elles-mêmes... Le Grand Jour du Pardon... elle revêtait, si elle le pouvait, des chemises et des souliers neufs, elle posait [sur la table]une nappe propre. La nuit antérieure, avant le coucher du soleil, elle se lavait. Et en ce même Grand Jour, elle portait un cilice. »

Cinq jours après Kippur, Leonor de Pina célébrait « une autre fête qu'on appelle des Cabanes, au cours de laquelle elle ne travaillait pas durant six ou sept jours de suite, par observance de la Loi de Moïse... et elles ne faisaient pas d'autres cérémonies pour observer cette fête, car elles n'en connaissaient pas et ledit Gabriel da Costa lui avait seulement dit que cette fête était celle des Cabanes et qu'on la célébrait par observance de la Loi de Moïse ». Il s'agit naturellement de Sukkoth.

En février ou mars, selon les années, Leonor de Pina et ses filles célébraient, comme les autres Marranes, les trois jours de la fête de Purim, « sans manger, si ce n'est le soir où elles mangeaient des choses autres que la viande ». Ce jeûne de trois jours « avait été fait par la reine Esther lorsque, sur l'ordre d'Aman, le roi Assuérus avait ordonné de massacrer un peuple de Juifs. Mardochée avait prié sa nièce Esther de demander à Assuérus de révoquer cet ordre. Elle avait jeûné trois jours, puis avait été vers le roi. Celui-ci, bien qu'ayant ordonné qu'on ne lui demandât rien, abaissa son sceptre dès qu'il la vit et, à sa prière, révoqua l'ordre donné contre les Juifs et fit exécuter Aman : histoire que lui avait racontée Gabriel da Costa lorsqu'il lui enseigna ce jeûne d'Esther ».

Après Purim, Pesaḥ :

« Elle observait la Pâque des Juifs, lors de la pleine lune de mars, en s'abstenant de travailler et en mangeant durant sept jours du pain azyme. »

L'Inquisiteur lui ayant demandé comment elle préparait ce pain azyme, Leonor de Pina répondit qu'avec sa fille, « elle faisait des pâtés de poisson, avec une pâte de pain à l'huile et sans levain, et des gâteaux de cette même pâte, qu'elles cuisaient dans un four qu'elles avaient à la maison ». Branca de Pina confirme ce récit en précisant que, durant les sept jours, elles ne mangeaient que « du pain azyme, des poissons ou des œufs, ou ce qu'il y avait à la maison, pourvu que ce ne fût pas de la viande ni du pain avec levain ».

Le dernier groupe de fêtes, mentionné par Leonor et Branca, est particulièrement important car, comme nous l'avons déjà dit, il ne figurait pas dans les listes inquisitoriales. De plus, il n'était pas mentionné généralement par les Marranes dans leurs confessions. Voici ce qu'en dit Leonor de Pina :

« Il y a environ huit ans quand Gabriel da Costa... lui enseigna les choses de la Loi de Moïse... parmi les autres cérémonies qu'il lui enseigna et qu'elle a confessées devant ce tribunal se trouvait la suivante : au mois de juillet, elle

devrait jeûner deux jours en trois semaines, une fois au début et une autre fois à la fin de la période, en l'honneur d'un massacre d'une certaine population juive (dont elle ne se souvient pas), parce que le massacre avait été arrêté ; et pendant ces trois semaines, il était bon de ne pas manger de viande et de ne pas revêtir de linge propre. »

La description de Branca de Pina est plus brève :

« ... pendant trois semaines, au mois de juin ou de juillet, elle ne revêtait pas de linge propre et elle ne mettait pas [de drap propre] au lit (sauf une chemise [propre] le samedi), en considération d'un massacre de Juifs dans une bataille ».

2° *La liturgie.* — Les procès de Leonor et Branca nous offrent des indications, d'autant plus précieuses qu'elles sont rares dans ce genre de documents, sur la liturgie marrane.

Dès le premier interrogatoire, Leonor de Pina disait :

« ... depuis sept ou huit ans, jusqu'à son arrestation, chaque jour, le matin et à l'heure de la nuit, et si elle ne pouvait le matin, à midi, les jours où elle était en bonne santé et qu'elle pouvait [le faire], elle récitait les sept psaumes pénitentiaux en portugais sans *Gloria Patri*, bien dits tant qu'elle y voyait bien, c'est-à-dire jusqu'à il y a environ trois ou quatre ans (et elle les récitait d'après un papier où ils étaient écrits à la main) ; et plus tard, de mémoire, comme elle s'en souvenait d'après les grains du chapelet. Et durant la même période, elle récitait souvent le *Pater Noster*. Et quand elle achevait de manger et tous les samedis, elle récitait en portugais, sans *Gloria Patri*, d'autres psaumes qu'on appelle « psaumes de louange », qui étaient également écrits sur ledit papier, d'après lequel elle les récita tant qu'elle eut bonne vue, et ensuite, de mémoire, comme elle s'en souvenait. Et il y en avait douze ou treize quand on les lui donna, il y a sept ou huit ans, et elle en a complètement oublié quelques-uns, et les autres commencent, etc. »

Interrogée par l'Inquisiteur sur la provenance de ces psaumes, Leonor de Pina déclara :

« ... Gabriel da Costa..., après lui avoir enseigné la croyance

en la Loi de Moïse, comme elle l'a confessé, lui donna lesdits psaumes écrits de sa main sur un papier qu'elle déchira ensuite, sans en donner de copie à personne. Et elle ne sait si Branca de Pina, sa fille, les a appris d'après le papier ou si elle en prit une copie, parce que ledit papier se trouvait dans un petit coffre qu'elle ouvrait quand [bon] lui semblait, et cela durant trois ou quatre ans ».

Nous avons déjà noté que Branca de Pina avait confessé que, le jour de Kippur, elle passait son temps à réciter les psaumes de David en portugais sans *Gloria Patri* : elle donnait le début de vingt et un psaumes (dont les sept pénitentiaux). Le même jour, à l'audience du soir, elle ajoutait qu'elle « récitait tous les jours des psaumes de David en portugais sans *Gloria Patri*, et ces psaumes étaient ceux qu'elle a indiqués, sauf le vendredi soir et le samedi matin où elle récitait ceux qu'on appelle « psaumes de louange ». Et Branca mentionnait alors le début de douze nouveaux psaumes.

Comme le prouvent les commencements des trente-trois psaumes rapportés par Branca de Pina, la traduction transmise par Gabriel da Costa avait été naturellement établie sur le texte latin de la Vulgate. Certains de ces psaumes figurent dans les Heures de la Vierge, mais la traduction transmise par Gabriel da Costa diffère de celle imprimée dans les versions portugaises des Heures de la Vierge publiées au XVI^e^ siècle.

3° *Les jeûnes hebdomadaires.* — Leonor et Branca, comme tous les Marranes, jeûnaient le lundi et le jeudi de chaque semaine et, au repas qui mettait fin au jeûne, elles ne consommaient pas de viande.

4° *Le rite des nuits de Noël et de la Saint-Jean.* — Les nuits de Noël et de la Saint-Jean, les deux femmes jetaient dans l'eau à boire qu'elles avaient chez elles, trois gouttes de vin, trois bouchées de pain et trois braises enflammées.

5° *Le rite de la* ḥallá. — Quand Leonor et Branca pétrissaient la farine en vue de la fabrication du pain, elles pratiquaient le rite de la *ḥallá* en lançant dans le feu trois petites boules de pâte.

6° *Les interdictions alimentaires.* — Les deux femmes s'abstenaient autant que possible de consommer :

— les poissons sans écailles, en particulier la lamproie ;
— la viande de porc, lapin et lièvre ;
— les perdrix et, en général, tout volatile « étouffé ».

Lorsque la viande arrivait de la boucherie, elles en ôtaient le sang et le suif ou la graisse.

Enfin, elles pratiquaient également l'opération que le langage inquisitorial définissait ainsi : « Retirer la glande du quartier de derrière » du mouton. Il s'agit d'une interdiction rabbinique basée sur le passage de la Genèse XXXII, 32, relatif au combat de Jacob avec l'Ange : « C'est pourquoi, jusqu'à ce jour, les enfants d'Israël ne mangent point le nerf sciatique qui est à l'emboîture de la hanche. »

7° *Les pratiques funéraires.* — En ce qui concerne ces pratiques, Leonor de Pina avait reçu l'enseignement suivant :

« Au temps où elle était dans l'erreur, elle jetait l'eau à boire qu'elle avait chez elle, lorsque quelqu'un mourait dans sa maison ou dans une des maisons voisines, pour observer la Loi de Moïse : cérémonie que lui enseigna également Gabriel da Costa... quand il lui enseigna les autres choses qu'elle a confessées... ; et il lui enseigna encore que les morts devaient être enveloppés dans des linceuls neufs, et qu'ils devaient être lavés. »

Leonor et Branca précisent, toutes deux, qu'elles étaient obligées de jeter l'eau quand quelqu'un mourait de leur côté de la rue, dans une des trois maisons situées à droite et à gauche de la leur.

Pour être complet, nous rapporterons la déclaration stéréotypée que Leonor de Pina, comme tous les Marranes repentis, fit sur son manque de foi à l'égard des dogmes et pratiques des Chrétiens :

« Elle ne croyait ni à la Très-Sainte-Trinité ni aux sacrements de la Sainte-Mère-Église, et quand elle les prenait ou qu'elle allait à l'église, c'était pour satisfaire le monde et pour

que les gens la voient aller là-bas ; pour la même raison, elle se confessait et communiait... à l'occasion des fêtes principales, des jubilés et des carêmes, mais elle ne confessait pas ses erreurs ; et elle ne croyait pas alors au Christ-Notre-Seigneur et elle ne le considérait pas comme Dieu ni comme le Messie promis dans la Loi ; et elle attendait encore le Messie. »

CONCLUSIONS

En 1931, dans une étude d'ensemble sur *La religion des Marranes*, Cecil Roth écrivait :

« C'est uniquement de la Bible, fortifiée par une tradition fragmentaire, que les Marranes tiraient encouragement et conduite à suivre. L'observance était presque exclusivement basée sur son interprétation littérale, même dans les points où celle-ci différait de la tradition générale juive. Ainsi, c'est sur la Bible (comme le montre son *Exemplar humanae vitae*), et sur la Bible seulement, qu'Uriel da Costa avait fondé ses espoirs dans le judaïsme, espoirs qui devaient être si cruellement déçus par ses expériences à Amsterdam ; et son cas ne fut pas unique[1]. »

L'historien anglais exprimait ainsi un point de vue assez généralisé auquel une déclaration d'Uriel semblait donner un certain fondement ; les premières pages de l'*Exemplar humanae vitae* auraient retracé une tragédie religieuse individuelle : une conversion du catholicisme au judaïsme provoquée par une méditation solitaire de la Bible. Le dénouement tragique excepté, le cas d'Uriel da Costa aurait été celui du capucin Fr. Diogo da Assunção qui, ayant découvert dans l'Ancien Testament la vérité de la Loi de Moïse, se

1) Cecil Roth, The Religion of the Marranos, in *The Jewish Quarterly Review*, New Series, vol. XXII, 1931, p. 13 : « It was from the Bible alone, fortified with fragmentary tradition, that the Marranos derived encouragement and guidance. Observance was almost exclusively based upon its literal interpretation, even in points when it was at variance with catholic Jewish tradition. It was thus upon the Bible (as shown in his *Exemplar humanae vitae*) and upon the Bible alone, that Uriel Acosta had founded his expectations of Judaism, to be so bitterly disappointed by his experiences in Amsterdam : and his was not the only case. »

déclara Juif et, refusant de se rétracter, fut brûlé vivant par l'Inquisition en 1603.

Les nombreux documents que nous avons rassemblés nous imposent une interprétation différente.

Certes, la seule affirmation explicite d'Uriel da Costa se trouve confirmée : c'est bien une comparaison attentive de l'Ancien et du Nouveau Testament qui l'a définitivement détaché du catholicisme.

Mais ce détachement n'est plus fait pour étonner l'historien. Dans le dernier tiers du XVI^e^ siècle, au moins 170 « Nouveaux-Chrétiens » de Porto tombent dans les filets du Saint-Office. Entre 1602 et 1618, la persécution se ralentit, mais, comme nous l'avons déjà vu, à partir de 1618 plus de 140 Marranes de Porto sont arrêtés. A ces centaines de condamnés, il faut ajouter les centaines de judaïsants qui se sont enfuis de Porto à temps, comme le firent Uriel et ses frères. Un des Marranes arrêtés en 1618 pouvait déclarer à son compagnon de cellule, qui alla répéter ses propos à l'Inquisition : « La plupart des « Nouveaux-Chrétiens » de Porto observent la Loi du Seigneur. »

La tendance à revenir à une sorte de judaïsme était donc assez générale parmi les « Nouveaux-Chrétiens » de Porto. Mais, dans le cas d'Uriel da Costa, intervenait un autre facteur : la tradition de sa famille maternelle. Il serait très étonnant qu'on n'y ait pas conservé bien vivant le souvenir de Guiomar Rodrigues livrée aux flammes, en 1568, par les Inquisiteurs de Coïmbre. Dans cette famille, surtout chez les femmes, le marranisme devait se perpétuer à l'état « potentiel » et Gabriel da Costa aura été le catalyseur du crypto-judaïsme familial, lorsque la mort élimina l'obstacle que constituait son père, le vrai catholique Bento da Costa Brandão.

L'historien ne sera même pas étonné par le fait que ce Gabriel da Costa, qui adhérait à la Loi de Moïse, était trésorier d'une église collégiale de Porto. Parmi les Marranes originaires de Porto, arrêtés en 1618, figurent plusieurs reli-

gieuses et un chanoine de la cathédrale de Coïmbre, dont tous les parents furent inculpés et avouèrent. Ce chanoine, António Dias da Cunha, établit pour nous la liaison entre les Marranes de Porto et la célèbre confrérie judaïsante de Coïmbre, dirigée par des professeurs de l'Université et des chanoines de la cathédrale.

Ce qu'Uriel da Costa n'avait pas dit dans l'*Exemplar humanae vitae*, c'est qu'en abandonnant le catholicisme, il avait adhéré, non à un judaïsme biblique personnel, non au judaïsme rabbinique traditionnel, mais au marranisme normal du début du XVII^e^ siècle enrichi d'un temps de pénitence que les hasards de la tradition orale clandestine avaient transmis jusqu'à lui. Il avait pratiqué cette religion secrète pendant au moins quatre ans.

Ce « marranisme normal » constitue un appauvrissement du judaïsme rabbinique dont il conserve, cependant, bien des aspects essentiels. Mais il était absolument impossible de le déduire entièrement d'une lecture de l'Ancien Testament. A l'analyse, on distingue dans ce marranisme :

1° Des éléments bibliques recueillis et parfois modifiés par les Rabbins. Ce sont eux, par exemple, qui ont modifié le sens du rite de la *ḥallá*, originellement offrande des prémices de la pâte au prêtre ;

2° Des préceptes, sans base biblique, édictés par les Rabbins, tels que l'allumage des chandelles du sabbat (une des trois obligations rituelles des femmes), le jeûne du 17 de Tammuz et le jeûne du 9 d'Ab ;

3° Des pratiques acceptées, mais non imposées par les Rabbins, et naturellement sans base biblique : les trois jours de jeûne à Purim, les jeûnes hebdomadaires du lundi et du jeudi, le temps de pénitence entre le 17 de Tammuz et le 9 d'Ab, les eaux renversées au moment du décès ;

4° Une antique superstition sur les eaux attachée aux *tekufoth*, c'est-à-dire aux périodes d'équinoxe et de solstice ;

5° Des innovations véritables. Et tout d'abord l'insertion dans la liturgie crypto-juive de l'oraison dominicale des Chré-

tiens : le fait est attesté par Leonor de Pina, Maria da Costa et d'innombrables autres Marranes. Aux esprits critiques, qui seraient tentés d'y voir une invention inquisitoriale, signalons que lorsqu'on a redécouvert au XX^e siècle les Marranes portugais de la Beira et du Tras-os-Montes, on s'est aperçu que leur liturgie secrète comprenait une paraphrase poétique du *Pater* qui est, au demeurant, une prière d'accent parfaitement juif. Une autre innovation est constituée par l'abstention de viande durant le temps de la Pâque et aux repas qui marquaient la fin des jeûnes. Les historiens ont expliqué cette pratique, absolument étrangère au judaïsme, de la manière suivante : les premiers Marranes n'ignoraient pas que la viande qu'ils consommaient était rituellement impure, puisqu'on n'avait pas observé les règles de la *šehitá* lors de l'abattage des animaux : pour donner un caractère plus solennel à certaines fêtes et à la fin des jeûnes, ils s'abstenaient de commettre un péché devenu habituel et excluaient la viande de leurs repas. Leurs descendants conservèrent une pratique dont ils ignoraient la justification originelle. Les Marranes du XX^e siècle ont également conservé cette coutume.

Il faut noter qu'à l'époque où Gabriel da Costa enseignait à sa famille et à ses voisines ce que nous avons appelé le « marranisme normal », des « Nouveaux-Chrétiens » revenus de France ou d'Amsterdam initiaient certains de leurs frères de Porto au véritable judaïsme rabbinique, et introduisaient dans la ville des livres en portugais contenant les prières juives (et pas seulement des psaumes), et un calendrier permettant de déterminer la date exacte des fêtes israélites. Le vaste coup de filet inquisitorial de 1618 anéantira ce mouvement de retour vers un judaïsme rabbinique total, mouvement qui n'a pas atteint Gabriel da Costa.

Nous terminerons sur un rapprochement chronologique. Au mois de septembre 1618 sont arrêtés à Porto Maria da Costa, Alvaro Gomes Bravo, Leonor de Pina, Branca de Pina et Gaspar Cardoso da Pena, auxquels Gabriel da Costa avait enseigné, directement ou par personnes interposées, un marra-

nisme, descendant très appauvri du judaïsme rabbinique. Enfermés dans les cachots inquisitoriaux, ces personnes paieront chèrement l'acceptation d'un enseignement que Gabriel da Costa leur avait éloquemment dispensé, « bien qu'il éprouvât des doutes sur plusieurs points ». Or, quelques semaines auparavant, le 14 août 1618, le tribunal rabbinique de Venise, grande autorité spirituelle pour les Sefardim, mettait au ban du judaïsme Uriel da Costa, négateur de la Loi Orale et contempteur des Rabbins. Et, quelques années plus tard, Uriel écrira son *Examen des traditions pharisiennes confrontées avec la Loi Écrite*, où il définira sa quatrième religion, uniquement déduite, celle-là, du texte biblique de la Loi de Moïse.

I. S. Révah,

Directeur d'Études
à l'École Pratique des Hautes Études,
Paris.